

n'est pas épluchée, on croit qu'il vaut mieux la semer en automne ; elle peut être semée encore au printemps après les dernières neiges. Dès le commencement de sa culture dans notre pays, on a fait la remarque « que la graine non épluchée pousse plus vigoureusement que celle qui l'a été, » ce qu'on a justement attribué au fait « que la gemmule tendre tire en partie son premier aliment des écorces qui enveloppent la graine. »

Le rendement du gazon, et de l'alsike mêlés est, dans un sol bon et riche, très considérable. Lundstorm (*Manuel de la Ferme*), estime qu'il peut être certainement de deux à trois tonnes par arpent. A Frotuna, en Néricie, dans une période de quatre années dont une avait été très sèche, le produit moyen fut de près de deux tonnes d'alsike et foin timothy par arpent ; le plus grand rapport, dans un sol bien préparé et fumé, s'est élevé à quatre et à cinq tonnes par arpent rapport qu'on ne peut espérer que dans un sol très riche et dans des années humides, où l'alsike pousse tout particulièrement et où il atteint une végétation beaucoup plus grande que dans les étés secs ordinaires. Il donne, en général, de bonnes et belles récoltes, et dans le milieu de la Suède (Spécialement en Néricie), comme en plusieurs endroits de l'Upland, du Gestrückland, et de l'Helsingland, l'alsike mêlé de gazon est bien autrement estimé que le trèfle rouge. L'alsike donne assurément un meilleur foin et plus fin, et, quand il est mûr, sa tige n'est pas aussi coriace.

La récolte de la graine d'alsike demande une attention particulière ; car, il est important d'en récolter pour l'usage de la ferme, son acquisition entraînant toujours une dépense considérable. Il importe encore de la récolter pour la vente ; étant recherchée comme elle l'est sur les marchés étrangers, elle donne de beaux bénéfices. On sait également que la récolte et la vente de la graine de l'alsike sont, dans plusieurs Etats, considérées comme un objet capital. Il est donc désirable que la production de cette graine pour la vente soit mieux comprise et conduite plus universellement, puisque, je le répète, c'est un article d'exportation si lucratif.

Dans un Etat, en Suède, où l'on avait réservé vingt arpents pour la production de la graine, le rapport moyen annuel pendant cinq années fut de 133 livres par arpent, une seule année ayant donné 200. Si l'on considère que la graine de l'alsike atteint généralement au marché presque un prix double de celle du trèfle rouge, il devient évident que la récolte de la première doit procurer un très beau revenu.

La graine de l'alsike se bat mieux que celle du trèfle rouge. L'une et l'autre ayant été cultivées et étant

battues ensemble, l'alsike sort toujours de ses gousses avant l'autre graine. Cependant, la tête de graines mûres de l'alsike se détache aussi plus facilement de sa tige que celle du trèfle ordinaire. C'est pourquoi, on doit, en le fauchant, prendre un soin particulier.

La fauchaison de l'alsike mûr se fera toujours soit de bonne heure le matin, soit tard le soir, quand il sera humide de rosée ; autrement, les gousses les plus mûres tomberont avec la graine la meilleure et la plus fine, malgré toutes les précautions du faucheur. L'alsike fauché, on le laisse comme il est tombé, en andains et on le retourne une fois ou deux, à la rosée, après quoi, lorsqu'il est sec, on le porte au grenier. Pour le charrier, on étend des draps sur le fond et les côtés de la voiture, afin que les gousses qui se détacheront ne soient pas perdues.

Si on emploie l'alsike aux usages de la ferme, on peut l'employer, comme il a été dit, épluché ou en gousses indistinctement, et il n'y aura pas de mal qu'il soit alors mêlé avec le trèfle rouge et le mil, car, pour les raisons données, ces plantes mêlées avec l'alsike présentent plusieurs avantages. Si la graine d'alsike est destinée à être vendue, et surtout à être exportée, on la nettoiera et on la débarrassera parfaitement de toute autre graine. Toute graine étrangère qu'on expulsera si elle était mêlée à une graine quelconque sera considérée comme mauvaise étant mêlée à l'alsike ; la plus mauvaise qu'on puisse laisser mûrir est, pour le cas de vente, la graine du mil.

On peut séparer la graine du trèfle rouge de celle de l'alsike au moyen d'un crible fin destiné à cette usage, tellement que la première reste dans le crible pendant que la dernière s'en échappe ; mais, tel n'est point le cas avec la graine du mil qui est si fine qu'on ne peut la séparer de celle de l'alsike, même au dernier criblage. Il vaut donc mieux, si l'on voit qu'il pousse du mil avec l'alsike, de s'y prendre de bonne heure en été, et de le couper aussitôt qu'il épève, dans la supposition qu'on destine l'alsike au marché, c'est entendu.

L'alsike se bat comme le trèfle rouge. L'expérience du fermier lui suggérera la meilleure méthode d'en expulser la graine de la gousse. On peut y arriver en faisant passer la paille par une machine à battre, et en la séparant ensuite soigneusement des gousses, qui seront de nouveau, et peut-être plus d'une fois passées par la même machine pour être ouvertes. Mais une méthode préférable, sans doute, est de battre avec le fléau, par son moyen, la graine est dégagée de la gousse et tombe sur l'aire, au lieu qu'avec la machine elle s'envole sous l'action rotatoire, et est souvent

perdue. Le fléau ouvre encore la gousse plus efficacement et plus sûrement.

Quand la graine a été nettoyée avec le crible à blé, elle l'est successivement avec trois autres de différents degrés de finesse imaginés dans ce but. On se sert d'abord du plus gros pour supprimer les graines des mauvaises herbes et ôter tout ce qui pourrait être mêlé à l'alsike ; ensuite, du second et enfin du dernier, le plus fin des trois cribles. Si après avoir été ainsi criblée, elle est poudreuse, alors, comme procédé final, on la passe lentement et avec précaution par le crible à blé encore une fois, et la poussière est emportée.—J. ARHÉNIUS.

Nota. Chacun s'accorde, en Amérique, à dire que ce trèfle à toutes les qualités de la meilleure plante mellifère.—C. KANDEN.

—L'Apiculteur.

Pour la Semaine Agricole.

La routine vaincue par le progrès.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE XXI.

LETTRE DE MARCEL SUR L'AMÉLIORATION DU BÉTAIL EN ANGLETERRE.

Marcel écrivait souvent à ses parents ; il avait grande hâte de leur communiquer toutes les bonnes choses qu'on lui apprenait à l'école ; il aimait aussi à leur rendre compte de l'emploi de son temps. Tout lui était agréable à l'école où il était, et il ne cessait de répéter que son directeur et les chefs de service étaient pleins de complaisance pour leurs élèves.

Par suite de la confiance qu'il avait su inspirer à ses maîtres, il avait obtenu d'aller deux fois par semaine à un collège qui était assez rapproché de là. Il s'était arrangé avec un des professeurs pour qu'il lui donnât des leçons de grammaire, de calcul, d'histoire et de géographie ; car lui qui se croyait savant à la Bruyère, reconvenait bientôt qu'il ne savait pas grand-chose. Aussi, bientôt on remarqua que son écriture était bien plus belle, et qu'il faisait de grands progrès en orthographe.

Comme nous l'avons déjà dit ; les élèves faisaient tous les travaux de l'exploitation et soignaient le magnifique troupeau de la ferme.

Marcel racontait tout cela à ses parents et leur rendait compte, dans les termes suivants, des efforts du directeur de l'école pour créer une nouvelle race de moutons.

« Les Anglais, leur disait-il, se sont toujours occupés d'améliorer les différentes races d'animaux qu'ils ont chez eux ; ce qui fait qu'ils en possèdent de bien beaux. Aussi, lors-